

DE L'USAGE PSEUDO-SCIENTIFIQUE DE LA TAXINOMIE DANS LES THÈSES DU RACIALISME FRANÇAIS AU XIX^{ème} SIÈCLE

PATRICIA HAMOU

Si l'homme n'avait pas été son propre classificateur,
il n'eût jamais songé à fonder un ordre séparé
pour s'y placer. Darwin, 1871

En ce début de XIX^{ème} siècle, la France connaît sans aucun doute la plus forte expansion territoriale de l'histoire de son empire national et colonial à ce jour et redécouvre pêle-mêle, parmi tant de contrées exotiques qu'elle possède déjà, ou convoite encore, ces inaccessibles terres australes fabuleuses et lointaines qui l'ont si longtemps fascinée. Cette formidable hégémonie militaire¹ alliée à une non moins formidable explosion scientifique et littéraire va susciter, parmi d'autres effets inattendus, l'émergence des grandes théories raciales² et xénophobes qui caractérisent souvent l'essor national. Cette "lecture taxinomique"³ du racialisme se propose ici d'esquisser le rôle fondateur insoupçonné des substrats phylétiques⁴ et classificatoires chez les premiers naturalistes, ainsi que dans l'abondante littérature scientifique de l'époque, en particulier celle consacrée aux Aborigènes d'Australie.

Il serait presque vain de vouloir approcher la réalité de cette ère complexe et proluxe sans au moins tenter de souligner, ne serait-ce que brièvement, son contexte politique confus et chaotique (révolution industrielle, révolution de 1848, Commune). En effet, cette deuxième partie du XIX^{ème} siècle, surtout entre 1850 et 1880, voit se produire un bouleversement radical des genres de vie: renouvellement exponentiel de l'activité économique qui ne touche plus cette fois des individus mais les masses elles-mêmes, développement du chemin de fer, mise en valeur des régions, multiplication des banques et organismes de crédit. Même l'essor des grands magasins et de la distribution des biens va totalement changer le paysage social de la France. Comme le remarque Georges Duby, "conditions matérielles et intellectuelles, niveaux de culture comme alimentation se trouvent profondément modifiés".⁵ Cette amélioration massive du quotidien se traduit par une maîtrise nouvelle des sciences de la Nature et de l'Homme. Les savants sont plus nombreux, plus influents aussi, la science triomphe,

l'humanité s'engage dans l'âge positif d'Auguste Comte. C'est l'ère de la mathématique, du triomphe du mesurable, des sciences de l'ingénieur et des sciences de l'homme.

Mais cette prééminence de la raison et de la science ne s'est pas manifestée par génération spontanée. Aux sources mêmes de la nouvelle démarche taxinomique et classificatoire particulière à la science, Linné avait provoqué le premier une inconcevable rupture logique qui consistait à réinsérer la famille hominienne au sein d'une reclassification des espèces animales. L'homme serait un animal parmi d'autres. Par la suite Buffon, monogéniste⁶ avant l'heure, avait fini lui aussi par admettre Homo Sapiens dans son rameau simien originel. "L'anthropologie française du XIX^{ème} siècle, selon Angèle Kremer-Marietti,⁷ se caractérise par la marque de filiation qui la relie à Buffon", filiation revendiquée par Paul Broca lui-même qui préface le traité de Topinard, *L'Anthropologie*, publié en 1876.⁸

Or à cette question en apparence anodine que pose tout le naturalisme matérialiste de son temps, à savoir comment retracer précisément la barrière des espèces, Buffon commence par répondre (peut-être pour se prémunir d'une condamnation de l'Eglise) qu'il existe en effet un premier hiatus infranchissable entre l'homme et la bête, hiatus qu'il convient moins d'ailleurs de voir dans une fonction métaphysique quelconque (l'homme doué d'une âme) mais plutôt dans l'usage de ce "sens intime matériel" inné qui rend l'homme seul capable de techné et d'industrie, alors que l'animal, lui, n'apprend rien. C'est ainsi que Buffon, logiquement, après avoir écarté l'objection métaphysique, en vient à se demander inversement s'il ne convient pas justement d'élargir quelque peu le rameau humain et d'y accepter la branche des panidés (orangs-outangs et mandrilles).

A ces spéculations sur les souches génétiques, les réponses qu'apportent à la fois Buffon et, à un autre degré, Rousseau, loin d'être oiseuses, vont être d'une importance colossale, comme on le verra par la suite. Oui, admet Buffon en substance, les singes supérieurs sont bien des hommes, ils seraient même, selon Rousseau, une sorte de forme antérieure plus primitive, "sylvestre" et obscure d'hommes, peut-être de la famille des anciens satyres ou de l'*Homo troglodytus* de Linné.

Or cette contiguïté inattendue dans l'espèce humaine, ce nouveau rameau de la famille sapientiale va venir à point nommé justifier le rattachement de l'Aborigène au grand tronc humanoïde, sans bien sûr l'exonérer tout à fait d'une appartenance simultanée à la famille simienne. Rousseau lui-même, prudemment, préférerait admettre, dans sa note 10 du *Discours sur les origines de l'inégalité*, "que les grands singes d'Afrique

et d'Asie, maladroitement décrits par les voyageurs, fussent des hommes d'une race inconnue, plutôt que de courir le risque de contester la nature humaine à des êtres qui la posséderaient".⁹ Or voilà bien le cœur même de l'incroyable mécanisme logique racialisiste qui va à la fois admettre l'Aborigène en particulier comme doué de "nature humaine" et suggérer cependant très fortement l'hypothèse d'une impasse évolutive, la survivance d'un chaînon manquant.

Il serait simpliste de vouloir croire que toute l'histoire du racialisme scientifique du XIX^{ème} siècle se résume cependant à cette seule relecture des thèses taxinomiques de Buffon. Il faudrait pour une étude qui se voudrait plus exhaustive, renvoyer aussi, entre autres, aux travaux des philologues allemands du début du XIX^{ème} siècle et à l'influence directe ou indirecte qu'ils auront eux-mêmes sur le contenu narratif des rêveries romantiques des origines et sur les théories généralisées du pseudo-rameau indo-européen et ses sinistres prolongements aryanistes.

Le XIX^{ème} siècle va multiplier les interrogations sur l'unité morphogénétique de l'espèce humaine, sur la nature de ses variances, la dynamique des progrès et les fondements obscurs des différences culturelles. La théorie darwinienne va elle-même involontairement venir apporter sa légitimité à une pensée inégalitaire et racialisiste pour laquelle les progrès scientifiques et techniques sont l'unique étalon de l'Histoire et le critère premier de toute analyse civilisationnelle.

Avec [...] l'influence croissante des thèses racialisistes, l'écart entre sauvages et civilisés s'approfondit et devient d'ordre biologique; primitifs et civilisés relèvent encore d'une histoire commune, mais non d'une essence et d'une destinée identiques.¹⁰

La dispute simultanée entre monogénistes et polygénistes va agiter la première moitié du XIX^{ème} siècle, depuis Lacépède au tout début du siècle, en passant par Virey, Bory de Saint-Vincent, Desmoulins, Geoffroy Saint-Hilaire, Pouchet, jusqu'à Topinard, et ceci aussi tardivement qu'en 1879. Au racialisme naïf des premiers naturalistes succédera la forme plus violente du racisme scientifique de la fin du siècle. La seule lecture des titres publiés entre 1800 et 1880 est en elle-même éclairante: *Sur l'Histoire des races ou principales variétés de l'espèce humaine*,¹¹ "Orang-outang",¹² "Bimanes",¹³ *L'Homme. Essai zoologique sur le genre humain*,¹⁴ *Histoire naturelle des races humaines*,¹⁵ *De la pluralité des races humaines*,¹⁶ "De la notion de race".¹⁷

C'est en effet au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle que le domaine de la connaissance qui est tantôt appelé "histoire naturelle de l'homme", tantôt "anthropologie", se dote d'un objet d'étude spécifique: les "variétés de l'espèce humaine".¹⁸

Mais c'est surtout la période comprise entre 1860 et 1880 qui assiste à la véritable naissance de l'anthropologie moderne et de son outil taxinomique fondateur. La création récente de la Société d'Anthropologie en 1859 se fait sous la double égide intellectuelle du positivisme et du polygénisme. Les découvertes archéologiques et paléontologiques des années 1860 remettent brutalement en cause le dogme du récit biblique. L'homme est bien plus vieux que ne le dit la Bible. La théorie de l'évolution¹⁹ ouvre de nouveaux horizons intellectuels et semble confirmer brillamment les postulats animaliers de Linné, de Buffon et de Lamarck. A l'étranger, l'émergence d'autres sociétés savantes d'anthropologie (Londres, 1863 et Berlin, 1869) annonce aussi cet effort simultané d'une science de l'homme qui entend bien établir enfin définitivement des liens entre l'inné biologique et l'acquis social. Il semble alors évident que des facteurs morphobiologiques incontournables doivent être pris en compte pour expliquer et justifier l'écart qui sépare civilisés et sauvages. Les primitifs s'éloignent dans le temps et cet écart ne peut se justifier par les seuls accidents de l'histoire ou du déterminisme climatique. Comment expliquer par exemple que certaines sociétés aient progressé tandis que d'autres restent figées? C'est dans ce contexte dialectique que va se développer peu à peu l'idée de race moderne et la notion qualitative de différences hiérarchiques qui accompagnent le contexte colonial.

D'autres théoriciens vont bien tenter d'apporter une note dissonante dans ce concert unanime des théories racialistes. Auguste Comte²⁰ par exemple tente de remettre en cause la notion même de race comme étant parfaitement "irrationnelle". A l'inverse de cette nouvelle sociologie offensive des races qu'il voit à l'œuvre dans l'expansionnisme militaire français et qui présuppose à ses yeux évangélisation, colonisation et esclavage, il propose plutôt une souche génétique plus graduée, plus universelle, celle de l'unité humaine fondamentale rétablie par le biais de ce qu'il appelle une "religion positive". Il caractérisera ainsi les trois moments de la philosophie de l'histoire humaine comme fétichiste, polythéiste et enfin monothéiste. Moments historiques qui correspondent selon lui à trois "races" hypothétiques participant chacune de l'universalité humaine par leur dynamisme propre. Aucun de ces éléments n'est cependant pour lui porteur d'un mar-

queur racial au sens définitif où l'entendent encore Renan ou Gobineau. Même si sa contribution à l'histoire des idées au XIX^{ème} siècle reste essentielle, Comte n'est cependant pas entendu.

Renan par exemple revient très vite à l'indice racial et à une taxinomie étagée en "degrés" qualitatifs au sein des groupes humains et qui vient conforter selon lui cette idée maîtresse de l'incapacité native de certains à s'élever jusqu'au degré suprême de la civilisation, "l'éternelle enfance de ces races non perfectibles",²¹ s'exclame Renan en reprenant le thème de ces "peuples enfants" que s'emploient ailleurs à soumettre nos soldats. Renan ne compte pas moins de quatre "degrés" classificatoires parmi les races: tout d'abord les "races inférieures" (Noirs, Indiens d'Amérique) dont l'infériorité demeure avant tout culturelle puisqu'elles ne partagent entre elles aucun type physique commun; les "races primitives" (indigènes d'Australie) n'ayant aucune trace de culture et vivant proche de l'animalité; une "race intermédiaire" essentiellement asiatique (Chinois, Japonais, Tartares et Mongols), susceptible d'être civilisée mais jusqu'à un certain degré seulement, et enfin une "race supérieure", celle des Blancs composée d'Aryens et de Sémites. Ces deux derniers ne sont pas des races physiques à proprement parler mais des groupes linguistiques, la langue jouant bien sûr un rôle essentiel dans la constitution d'une culture. Les Blancs sont civilisés depuis toujours et de manière innée, ils n'ont pas eu à traverser l'état sauvage. Le corollaire de ces divisions raciales qualitatives est, toujours selon Renan, celui du primat des sciences sur la religion.²²

Le propre des théories classificatoires, c'est qu'elles vont toutes dans le sens d'une confluence ethnocentrique qui finit toujours par redéfinir la race blanche européenne comme le sommet des classifications. Gobineau, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*,²³ ira même jusqu'à nier la possibilité théorique d'une unité de l'espèce humaine. Les races sont fixées une fois pour toutes et de tous les temps. Elles ne découlent pas les unes des autres et la race blanche européenne constitue clairement depuis les origines la race dominante. La dégénérescence des sociétés n'est pas issue d'aléas historiques ou d'une désagrégation des mœurs ou des gouvernants mais purement et simplement d'une résurgence moderne de l'idée féodale de la lignée raciale où la supériorité sociale est innée et se transmet de génération en génération.

Vers les années 1880-1890 circulait assez largement dans la conscience européenne l'idée que ces Aborigènes, peuple disgracié, au dernier degré de l'échelle humaine, étaient mystérieusement en voie de disparition. Telle une espèce menacée et conformément à la logique darwinienne de

l'extinction des races inférieures, ces derniers étaient, croyait-on, en train de s'éteindre. Selon une autre théorie progressiste de l'époque, qui faisait de l'homme civilisé l'aboutissement de l'évolution, le primitif, notre aïeul, devait disparaître au profit du couronnement de l'être "pré-adamite", un être censé renaître de ses cendres et surtout "tuer le juif dans sa croyance et le nègre dans sa différence".²⁴ Dans chaque cas, le racisme se nourrit directement de la visée scientifique et se propose même comme la théorie finale de l'évolution naturelle des espèces.

Cet "Autre", si différent, si inacceptable, suscite tout de même la curiosité. Méprisé, haï certes, il devient par là même l'objet d'une fascination morbide et fétichiste. Son statut, cette altérité irréparable, attise l'intérêt. On veut aussi avant qu'il ne disparaisse tout à fait, le voir, le toucher, le saisir un peu "in situ" dans son étrangeté, se délecter de l'horreur de sa déchéance animalière et du frisson de dégoût qu'il nous inspire.

A ce désir pervers et ambigu du grand public répondra la plus fabuleuse des mises en scène du racialisme: les expositions universelles, les "zoos humains". Comme on le ferait d'un catalogue entomologique, et là encore par souci exhaustif, les Anglais les premiers ramenèrent quelques "échantillons humains" australs. Le 21 mai 1793, le Gouverneur Phillip revient avec le fameux Bennelong et Yemmerrawanie, les deux premiers Nouveaux-Hollandais à mettre le pied en Europe. L'arrivée de ces premiers Australiens se fit cependant dans la plus grande discrétion. Seul le *Dublin Chronicle* du 4 juin 1793 rapporte que "deux aborigènes et quatre kangourous sont arrivés en Angleterre, vivants et en bonne santé".

Taxinomie toujours, il faudra attendre 1876 pour que les savants, qui se déplacent peu, manifestent à nouveau leur intention d'étudier de plus près ce nouvel embranchement d'humanité. Une manière économique de leur "montrer" ces sauvages fut alors de les "importer" en Europe et de les faire "tourner", comme on le dit d'un cirque ou d'une troupe théâtrale, pour pouvoir ainsi les faire étudier à loisir par les savants de différents pays européens. L'année suivante Geoffroy Saint-Hilaire, directeur du Jardin d'acclimatation de Paris, décide opportunément d'organiser des "spectacles ethnologiques", selon l'expression du moment, et de présenter aux Parisiens des Nubiens et des Esquimaux. Le succès est immense et immédiat, un million de Parisiens se presse dans une cohue invraisemblable pour voir ce que la presse appellera alors une "bande d'animaux exotiques, accompagnés par des individus non moins singuliers". Ce genre de spectacles "ethnologiques" continuera d'être organisé incroyablement jusque dans les années 1930.

Les expositions universelles parisiennes de 1878 et de 1889 reprendront la formule de Saint-Hilaire et présenteront elles aussi les mêmes mises en scènes exotiques. Il s'agit là d'indigènes arrachés aux quatre coins de l'empire colonial français, Sénégalais, Canaques, Tahitiens mais également Indochinois, Arabes et même des Indiens d'Amérique avec la troupe de Buffalo Bill. Ces spectacles mettent en scène la vie quotidienne dans les fameux "villages nègres", des danses, des scènes de chasse ou de bain, le tout minutieusement orchestré à l'intérieur d'un périmètre aménagé et délimitant une authenticité de carton pâte.

En 1884, des Australiens, au nombre de huit, tous originaires du Queensland, furent présentés en Europe (Londres, puis Bruxelles, Cologne, Berlin et Paris) à la suite d'une tournée américaine. A leur arrivée à Paris, il n'en restait plus que trois, un homme, une femme et un enfant, qui furent exhibés aux Folies Bergère.²⁵ Au milieu de ces déferlements d'ethnologie de pacotille, les malheureux "échantillons" furent présentés aux membres de la Société d'Anthropologie de Paris. L'article de Mondière à ce sujet est le résumé d'une étude plus complète faite lors de leur passage à Bruxelles par Houzé et Jacques.²⁶ Les trois Aborigènes étudiés à Paris sont décrits par le biais d'une approche plus classique d'anthropologie physique: mesures du crâne, angle facial, largeur du bassin, longueur des jambes, des bras . . .

A propos de ces publications scientifiques, nombreuses sont les sociétés savantes à venir en grand aréopage voir ces spécimens humains *in situ* et à effectuer recherches et mensurations, recherches qui toutes sans surprise tendent à confirmer la même incontournable hiérarchisation des races. La Société de Géographie et d'Anthropologie, la Société des Sciences, la Société des Amis de l'Homme, toutes, s'expriment dans leurs non moins nombreuses publications savantes. Parallèlement de l'étranger nous parviennent nombre d'études et de mémoires scientifiques de "terrain", "véridiques", "basés sur l'expérience", soit que leur auteur tel John Fraser²⁷ fasse profession d'ethnographe, soit qu'il ait seulement "partagé" la vie des Australiens, tel Carl Lumholtz.²⁸ Généralement la confidentialité et la faible circulation éditoriale de la littérature érudite la maintiennent dans le cercle étroit et spécialisé des sociétés savantes et académiques. Or ces textes, traduits en français, vont connaître une si large diffusion parmi le public qu'ils finiront par infiltrer feuilletons et romans populaires français et se voir ainsi très profondément réincorporés à l'héritage purement français.

Carl Lumholtz, l'un des rares voyageurs ethnographes et naturalistes à vivre avec les Aborigènes, visite l'Australie une première fois de 1880 à

1884 pour y étudier les Aborigènes du Queensland et rapporter des spécimens zoologiques. D'août 1882 à juillet 1883, il séjourne dans la région de la Herbert River où il partage la vie des Aborigènes. Il publie en 1890 un ouvrage intitulé *Au pays des cannibales. Voyages d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale, 1880-1884*, ouvrage qu'il rédige à son retour d'Australie. L'ouvrage, déjà traduit en français avant même sa publication, avait paru, en huit épisodes, entre 1888 et 1889, dans la célèbre revue *Le Tour du monde*²⁹ accompagné de gravures tirées de l'édition norvégienne originale, publication qui montre assez bien l'ampleur de la diffusion de l'ouvrage déjà retraduit en plusieurs langues et tombé dès lors dans le domaine public. Lumholtz devient aussitôt une source incontournable.

Cependant si le projet anthropologique de Lumholtz reste incertain, lui qui sans surprise professe que "le Nègre d'Australie demeure toujours un enfant",³⁰ son ouvrage, malgré ses terribles lacunes et ses énormes contresens, n'en constitue pas moins pour l'époque une référence essentielle et un réel effort taxinomique qui influencera non seulement les romanciers³¹ tels Jules Verne,³² Louis Jacolliot,³³ Louis Noir³⁴ ou Louis Boussenard,³⁵ mais surtout les scientifiques français tels Reclus et Foley.

John Fraser³⁶ lui aussi est un anthropologue connu du public, bien qu'il ne se soit jamais rendu personnellement en Australie. Sa principale source livresque est l'ouvrage de Spencer et Gillen.³⁷ Le texte n'a ni l'ampleur, ni l'extravagance de celui de Lumholtz: il s'agit pourtant d'une étude érudite assez brève publiée en février 1887 par la Société d'Ethnographie de Paris. Le lieu même de sa parution française atteste assez du sérieux et de l'académisme de son travail, mais ce qui reste le plus intéressant à noter, c'est la structure d'analyse du mémoire. Là encore, l'étude de l'homme austral y est soumise à l'approche taxinomique classique, où les catégories cette fois sont nettement réparties en "tranches" caractéristiques de l'approche comparatiste: traits physiques, qualités morales, maladies, thérapies, longévité, qu'il rapproche de celles des tribus de l'Inde, en particulier de la région de Madras. Leurs langues et leurs systèmes de parenté lui apparaissent particulièrement voisins. Or même lorsque l'activité classificatoire semble se rapporter cette fois à une analyse "latérale", puisqu'elle ne compare plus l'Aborigène australien à un étalon européen, Fraser utilise pourtant les mêmes références absolues de l'anthropologie physique pour juger par exemple leur intelligence peu développée en proportion de leur capacité crânienne ou de l'angle facial. Si les Aborigènes présentent des qualités, ils n'en sont pas moins des individus superstitieux,

cruels, sales, avarés et anthropophages. Les conclusions de Lumholtz restent tout de même identiques même si la démarche classificatoire diffère.

La violence de ce rejet raisonné de l'Aborigène se situe pourtant bien au niveau d'un discours particulier, celui de la confusion, chez Lumholtz, comme chez Fraser, entre sciences positives et jugement gratuit non vérifié par l'observation directe. Dans ce discours qui pointe déjà vers l'appel à l'oblitération ethnique et culturelle, le primitif australien va glisser de la catégorie subjective d'être moralement et physiquement inférieur à la catégorie raciale de sous-humanité simiesque.

Ces classifications "qualitatives" qui répondent aux réalités coloniales sont très largement attestées dans le domaine français, comme on va le voir, de source savante. Il semble même que ces glissements pour la France puissent être datés des années 1880.

Elie Reclus,³⁸ auteur de l'ouvrage *Le Primitif d'Australie ou les non-non et les oui-oui*³⁹ et de nombreux articles sur les Australiens, n'est lui aussi, comme Fraser, jamais allé en Australie. Expert en religions comparées (il se déclare ethnologue), il reste cependant l'une des références majeures de cette fin du XIX^{ème} siècle en matière d'étude sur les Aborigènes. Confondant mythologie et histoire et se livrant sans aucune rigueur à un comparatisme historique qui ne fait aucun sens, il se propose d'étudier "des communautés humaines que l'on dit abjectes et arriérées entre toutes. Celles des nègres australiens", mais surtout, et c'est aussi ce qui nous intéresse ici, d'"éclairer la coutume australienne par l'ethnologie comparée". Dès son introduction, les prémisses scientifiques sont clairement annoncées, un comparatisme classificatoire extensif entre coutumes australiennes et coutumes africaines, entre celles de l'Asie et celles de la chrétienté, entre la Bible et la mythologie gréco-latine.

L'Australie, nous apprend Reclus, est unique par ses animaux et sa flore, ses hommes si tant est qu'ils puissent porter ce nom: les Anglais les ont surnommés "chimpanzé sans queue". C'est que sur cette terre inhospitalière qu'habite "un être chétif et contrefait, avec un ventre ballonné, des membres d'une maigreur repoussante, poil broussailleux, figure grimaçante, habitus simiesque, le continent n'a pas de singes, mais il a des nègres bimanés".⁴⁰

En conformité avec le classement de Buffon, Reclus rappelle que "Bory de St Vincent met notre indigène au niveau du mandrille, singe inférieur. Rienzi⁴¹ le place au-dessous de l'orang-outang". Ces Aborigènes, qui se trouvaient déjà au-delà de tous les parallèles chez Buffon, connaissent, à l'inverse des catégories animales, une re-classification vers le bas. Pour

Rienzi, les Aborigènes qui occupent sur l'échelle évolutive la place du fameux chaînon manquant, restent tout de même inférieurs au singe. Pas même les avancées de la jeune génétique⁴² ne viendront contredire les axiomes irrationnels qui se cachent derrière la haine raciale.

L'ouvrage d'Antoine Foley, *Quatre années en Océanie*,⁴³ laisserait perplexe plus d'un chercheur contemporain. Bien que sa foi religieuse en la science y soit totale, comme Auguste Comte qui, on s'en souvient, catégorisait les peuples selon trois grandes facultés humaines, intelligence, action, sentiment, Foley s'oppose à toute sociologie qui serait basée sur une "morphogenèse aléatoire", c'est-à-dire sur une évolution des espèces uniquement due au hasard. Selon lui, chacune des "races" actuelles détiendrait par essence une supériorité incontestée et qui lui est propre dans l'une ou l'autre de ces facultés (par exemple les Noirs seraient les "champions du sentiment"). Sa thèse centrale proclame que l'homme appartient à une espèce unique, imbécile à ses débuts, plus déliée à mesure de sa maturité:

Vous montrer comment notre espèce a passé du misérable état de créature sauvage (ne pouvant que servilement obéir à son despotique milieu) à la noble mission de créateur civilisé (dominant et perfectionnant).⁴⁴

Notre espèce serait allée "du mal primitif vers le bien final", "de(s) carnassiers militaires et théologiens ignorants" aux "travailleurs pacifiques et savants libéraux",⁴⁵ du laid au sublime, du faible au fort, du fruste au clairvoyant.

L'Aborigène par évolution récessive appartient à ce misérable état premier et imbécile de nature. Le déterminisme local, aride et "despotique", l'asservit et le réduit à l'animalité. C'est pourquoi plusieurs chapitres de *Quatre années en Océanie* sont entièrement consacrés à une éthologie⁴⁶ comparative entre kangourou, ornithorynque, chien sauvage et . . . Aborigène. Que font donc ces malheureux "Papous" du centre australien, comme les appelle Foley? ils marchent "du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre". Ce sont "des êtres dont le corps mène la tête, dont les viscères mènent le corps, et dont le monde mène les viscères; des fac-similé, dis-je, d'hommes que leur abominable milieu taille et mène à merci".⁴⁷ Ces "copies" d'hommes, trop occupées de leur survie pour se forger une individualité, "consument la majeure partie de leur pulpe nerveuse et de leur sang artériel à chercher pendant cinq, six, sept, huit jours des aliments".⁴⁸

Dans la lignée du fonctionnalisme de Buffon, Foley assume lui aussi que la dureté du milieu seule façonne l'homme pour le maintenir à l'état d'animal asservi à sa biologie. Lorsqu'il est en chaleur, il brame comme un cerf, cherche une femelle, s'accouple et l'abandonne sans façon. Ces "Papous", ou "enfants noirs de l'Océanie", sont étudiés par grandes régions géographiques, rattachant ainsi par ces distinctions behaviouristes le primat auto-classificatoire du milieu sur ces premiers comportements humains.

L'intérêt de la lecture de Foley cependant est de démontrer combien le discours scientifique de vulgarisation domine alors largement la pensée de cette fin de siècle. A l'image de la science médiévale, qui découvrait pêle-mêle la circulation sanguine et les licornes, le XIX^{ème} siècle laisse coexister postulat empirique et principe taxinomique.

Les ouvrages scientifiques de Foley ou de Lumholtz se complaisent tous dans l'idéologie coloniale de l'époque qui consiste à considérer les processus mentaux ou les catégories morphologiques comme autant d'invariants, en particulier lorsqu'ils illustrent et justifient la séparation insurmontable entre notre perfection innée d'Européens et la forme disgraciée et inaboutie du primitif.

Dans l'imaginaire clinique de ces ouvrages savants, tous les primitifs ne sont pas égaux au regard de la cladistique, théorie des rameaux humains. L'Aborigène à lui seul continue au XIX^{ème} siècle à assumer en France une plus particulière exécration raciale qui fait de lui un être à la lisière du vivant, un *genus* vil, la survivance d'une ancestralité simienne qui obscurément fait honte à ses lointains parents évolués. Le fait que le hasard des dérives continentales l'ait tenu à l'écart des grandes invasions et des grands brassages culturels et génétiques, loin de le désigner comme le dépositaire providentiel d'une souche plus pure et plus originelle de la grande famille humaine, au contraire stigmatise l'Aborigène comme une "relique" hominiennne, un "vestige" proto-humain, une impasse évolutive que les traités scientifiques ne s'emploient nullement à réhabiliter.

L'un des prolongements les mieux documentés de cet effort classificatoire pervers se retrouve aussi dans l'abondante ressource iconographique⁴⁹ qui nous est parvenue, tels ces nombreuses gravures, lithographies, daguerréotypes et planches photographiques de l'époque. Cette jeune technologie trouve très vite sa place dans les mémoires des Sociétés et les monographies savantes, tel l'ouvrage de Spencer et Gillen, très riche en documents⁵⁰ spécifiquement ethnologiques. Mais un autre support précieux pour nous par son abondance inattendue et son immense popularité sera la banale carte postale, phénomène nouveau et qui fait rage à l'époque.

L'analyse importante de Nicholas Peterson,⁵¹ à partir d'un large corpus iconographique de cartes postales d'époque, indique que la plupart des photos d'Aborigènes ont été réalisées en studio, qu'il s'agit de portraits où le sujet pose mais n'existe pratiquement pas en lui-même et pour lui-même et enfin qu'il n'a généralement pas de nom et appartient à un groupe générique non individué: "Aborigène d'Australie du Sud", "Chef aborigène", "Femme australienne" . . . Cette décontextualisation, comme l'appelle si justement Peterson, apparaît très clairement dans les sous-titres et légendes de la plupart des photos d'Aborigènes du XIX^{ème} siècle.⁵²

Les techniques photographiques de Désiré Charnay⁵³ par exemple sont caractéristiques des futures techniques anthropométriques de la police. L'individu y est photographié de face et de profil, le dos à un mur de briques. Austérité absolue de la mise en scène, le témoignage iconographique se réclame de la même rigueur scientifique qui consiste à homologuer des êtres humains comme échantillons d'une faune exogène mise en planches. Cet effort classificatoire qui nous occupe ici réapparaît à nouveau dans toute sa perversité déshumanisante. L'être catalogué ne parvient pas à se hisser jusqu'au degré de l'individuation, ni à plus forte raison à celui de la nomination patronymique. Il s'agit d'un même magma d'êtres indivis soustraits à leur milieu, figés dans leurs singularités effrayantes ou risibles et où l'absence d'une "gens" ne laisse subsister qu'une collection hétéroclite d'êtres innommables et frustes classés par genre, catégories et fonctions.

Le vocabulaire de stigmatisation de la sauvagerie — bestialité, goût du sang, fétichisme obscurantiste, bêtise atavique — est renforcé par une production iconographique d'une violence inouïe, accréditant l'idée d'une sous-humanité stagnante, humanité des confins coloniaux, à la frontière de l'humanité et de l'animalité.⁵⁴

Quel que soit le support, le discours scientifique demeure lié (en miroir) au fait colonial qui l'engendre et vice versa dans un renvoi perpétuel de l'un vers l'autre. Avec toutes les conséquences désastreuses que l'on sait, ce siècle développera les théories raciales les plus virulentes de l'histoire de l'humanité, sous le couvert d'une science absolutiste dévoyée et d'une arrogance culturelle rarement égalée. Todorov⁵⁵ les nomme même "les grandes figures de la méconnaissance des autres". Tous ces cheminements qui conduisent de l'imagerie rousseauiste généreuse d'un sauvage paisible et bon jusqu'aux théories les plus violemment racistes du XIX^{ème} siècle sont ceux d'un renversement mot à mot des valeurs fondamentales de l'humana-

nisme. C'est sans aucun doute pour cette raison que les fameux "zoos humains" rencontrent un tel succès populaire. Ils sont l'itération palpable d'un consensus inconscient, la manifestation visible de vérités de nature, l'acquiescement auto-prophétique du monde à l'ordre pré-établi qui fait de l'homme blanc la race supérieure que l'on sait.

Mais comme nous le disions plus haut, il serait tout à fait simpliste de considérer l'approche taxinomique responsable à elle seule des thèses raciales du XIX^{ème} siècle. Cette démarche classificatoire scientifique tout à fait légitime et qui aujourd'hui tend de plus en plus vers l'exhaustivité, est devenue moins subjective, plus ouverte qu'elle ne le fut au siècle précédent. Il est vrai que la science d'alors reflétait l'incestueuse relation de la science et de l'idéologie pour laquelle "l'humanité du colonisé, refusée par le colonisateur imprégné de dogmes bibliques et des vérités scientifiques du siècle des Lumières, lui devient opaque".⁵⁶

Loin de faire équivaloir science et racisme, nous avons souhaité au contraire dans cette étude montrer le détournement malin des processus légitimes et nobles de la science au profit d'une idéologie haineuse et létale.

Aujourd'hui, nos nouvelles classifications modernes postulent en faveur de la "diversité" humaine. Elle s'inscrit toutes en faveur d'une généalogie évolutive, "en buisson", une évolution foisonnante aux multiples embranchements. Les catégories ne sont plus linéaires et hiérarchiques, mais affirment plutôt la coexistence de clades parallèles, de "frères" néanderthaliens, pithécantropes ou florensis. C'est une nouvelle approche idéologiquement neutralisée de la modernité qui se refuse à assigner à "l'Autre" les stigmates d'une origine aliénante tout en se déclarant elle-même étrangère à toute volonté de classification idéologique. Or c'est sans doute là que réside le plus grand danger. De la même manière que certains scientifiques au XVIII^{ème} et au XIX^{ème} siècles ont pu utiliser les outils puissants de la taxinomie pour justifier leurs lectures raciales et inégalitaires, d'autres hommes de sciences aujourd'hui, sans doute dans un souci contraire de "réparation" et de "culpabilité" collective, prêchent un nouveau principe taxinomique plus égalitaire, ou encore, pour reprendre une formule à la mode, une analyse plus "politiquement correcte" des sciences anthropologiques. Là encore, le risque de torsions éventuelles imprimées au "réel" par cette nouvelle idéologisation de la science est potentiellement catastrophique.

Notre travail consiste moins à tenter de définir ce que ce "réel" a pu, ou devrait être, qu'à renvoyer dos à dos les raciales du XIX^{ème} siècle et les hommes de sciences du XXI^{ème} siècle en faisant remarquer que d'inverser les termes de l'équation ne suffit pas à les rendre plus exacts.

C'est ici, en germe, le même principe actif à l'œuvre dans un cas comme dans l'autre et qui consiste, au nom de deux idéologies opposées (racialisme et anti-racisme moderne), à ré-injecter dans les termes des Sciences de l'Homme des relectures qualitatives absentes, et ceci non pas objectivement mais au nom d'une morale d'époque. Les résultats ne nous sont malheureusement que trop bien connus.

University of Sydney

Notes

1. Conquête de l'Algérie, de l'Indochine et de l'Afrique de l'Ouest.
2. Les termes *racialiste* ou *racialisme* font référence à un ensemble de théories sur les races développées au XIX^{ème} siècle. Si la définition originelle du racisme correspond bien en effet à "la théorie de la hiérarchie des races", l'usage qui en est fait de nos jours a largement dérivé pour devenir péjoratif, aspect qu'il n'avait pas nécessairement à ses origines.
3. Taxinomie ou taxonomie, science de la classification: de *taxis*, "arrangement", et *nomia* "distribution".
4. Qui se rapporte à l'évolution des espèces et d'autres groupes.
5. Georges Duby et Robert Mandrou, *Histoire de la civilisation française*, Paris, Armand Colin, 1984, p. 285.
6. Une très longue controverse a lieu au XIX^{ème} siècle entre les monogénistes et les polygénistes. Pour les monogénistes, toutes les races humaines ont la même origine, tous les hommes dérivent d'une souche unique. Pour les polygénistes, au contraire, ce sont les différences qui sont fondamentales et les grands groupes raciaux correspondent à autant de souches diverses.
7. A. Kremer-Marietti, "L'Anthropologie physique et morale en France et ses implications idéologiques", *Histoires de l'anthropologie (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, p. 319.
8. Paul Topinard, *L'Anthropologie*, Paris, C. Reinwald et Cie, 1876.
9. Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, 1959-1995.
10. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991. Article *Primitif*, pp. 600-601.
11. Etienne de Lacépède, *Discours d'ouverture du cours de zoologie de l'an IX: Sur l'Histoire des races ou principales variétés de l'espèce humaine*, Paris, 1800.
12. Julien Joseph Virey, "Orang-outang", dans le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, Paris, Déterville, 1818.
13. Jean-Baptiste Bory de St-Vincent, "Bimanes", dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, Paris, Rey et Gravier, 1822.
14. Jean-Baptiste Bory de St-Vincent, *L'Homme. Essai zoologique sur le genre humain*, Paris, Rey et Gravier, 1827.

15. Antoine Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe, de l'Asie Boréale et Orientale et de l'Afrique Australe*, Paris, Méquignon-Marvis, 1826.
16. Georges Pouchet, *De la pluralité des races humaines. Essai anthropologique*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1858.
17. Paul Topinard, "De la notion de race", *Revue d'anthropologie*, 2^{ème} série, II, 1879, pp. 589-660.
18. N. Dias et J. Jamin, "Origines de l'anthropologie", *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, pp. 532-544, voir p. 537.
19. Elle date de 1859 mais la publication de l'édition française de Darwin a lieu en 1862.
20. A. Comte, *Système de politique positive*, Paris, 1851-1854, II, p. 450.
21. E. Renan, *L'Avenir de la science*, tome III, *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1947-1961, p. 859.
22. Ce qui fera dire à Todorov (*Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989) que Renan parle de la science comme on parle de la religion, en termes d'illumination, de foi, comme une expérience religieuse. "La résurrection finale se fera par la science" écrivait Renan à un ami.
23. Gobineau, *Essais sur l'inégalité des races humaines*, Paris, 1853-1855.
24. Bertrand Gérard, "Les Aborigènes et l'humanité primitive", in *Les Français et l'Australie: Voyages de découvertes et missions scientifiques de 1756 à nos jours*, Actes du Colloque d'études franco-australiennes, décembre 1987, textes colligés par Andre Dommergues et Maryvonne Nedeljkovic, Paris, Université de Paris X-Nanterre, 1989, p. 192. Rappelons qu'au sein des théories sur les races, l'antisémitisme était toujours présent. Si le juif appartient à la race blanche, il n'en reste pas moins éternellement autre. L'être pré-adamite serait ainsi celui sans tache, puisque sans lignage sémite. Cette théorie, largement partagée, se retrouve par exemple chez Henri de Cleuziou, qui rédigea l'introduction au livre de Camille Flammarion, *La Création de l'homme et les premiers âges de l'humanité*, publié en 1887.
25. A. T. Mondière, "Les Australiens exhibés à Paris", *Revue d'anthropologie*, 3^{ème} série, tome 1, 1886, pp. 313-317.
26. E. Houzé et V. Jacques, *Les Australiens du musée du Nord*, Bruxelles, F. Hayez, 1885.
27. John Fraser, "Les Aborigènes d'Australie, leur anthropologie", *Bulletin de la Société d'ethnographie*, 2^{ème} série, n° 2, février 1887, pp. 32-38. Il publiera ses notes dans une édition anglaise plus tardive, *Aborigines of New South Wales* (Sydney, Potter, 1892).
28. Carl Lumholtz (1851-1922), *Au pays des cannibales. Voyage d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale, 1880-1884*, Paris, Hachette, 1890.
29. Les trois périodiques les plus représentatifs furent *Le Journal des Voyages*, *Le Petit Journal* et *le Tour du Monde*. Pour une liste complète, voir l'ouvrage de Roger Boulay, *Kannibals et Vahinés. Imagerie des mers du Sud*, St Etienne,

- Editions de l'Aube, 2000, pp. 103–106. Pour plus d'informations sur la presse illustrée et populaire, voir l'ouvrage *Histoire de l'édition française. Le temps des éditeurs. Du Romantisme à la Belle Epoque*, tome III, publié avec le concours du Centre National des Lettres, Promodis, 1985.
30. Lumholtz, op. cit., p. 251.
 31. Pour une étude plus approfondie sur le sujet, voir notre thèse de doctorat "Figures de l'Aborigène dans l'imaginaire français", Université de Sydney, 2006.
 32. Jules Verne, *Les Enfants du Capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1868, 2 vols, et *Mistress Branican*, Paris, Hetzel, Bibliothèque d'Education et de Récréation, 1891, 2 vols.
 33. Louis Jacolliot, *Voyage humoristique au pays des kangourous*, Paris, Marpon et Flammarion, 1884, *Voyage dans le buisson australien*, Paris, Marpon et Flammarion, 1884, et *Les Mangeurs de Feu*, Paris, Marpon et Flammarion, 1887.
 34. Louis Noir, *Trésor caché*, Paris, Flammarion, 1905. Il a publié aussi *En Australie, une montagne d'or*, Paris, Fayard Frères, 1899, et *En Australie, la fièvre de l'or*, Fayard Frères, 1899.
 35. Louis Bousсенard, *A travers l'Australie. Les dix millions de l'Opossum Rouge*, Paris, Dreyfous, 1879, *Aventures d'un gamin de Paris à travers l'Océanie. Les pirates des champs d'or*, Paris, E. Dentu, 1883, et *Aux antipodes*, Paris, Flammarion, 1890.
 36. J. Fraser, *Aborigines of New South Wales*, Sydney, Potter, 1892.
 37. Baldwin Spencer et E. J. Gillen, *The Native Tribes of Central Australia*, New York, Dover Publications, 1968. (1^{ère} ed. 1899)
 38. Il a publié "L'Australie. La terre, la flore, la faune et l'homme", *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 3^{ème} série, tome V, juillet 1888, et "Contributions à la sociologie des Australiens, Institutions politiques et civiles", *Revue d'anthropologie*, 3^{ème} série, tome 1, 1886, pp. 240–283.
 39. E. Reclus (1827–1904), *Le Primitif d'Australie ou les non-non et les oui-oui*, Paris, E. Dentu, sans date, mais publié sans doute autour de 1890. De manière intéressante, le substantif *primitif* encore peu utilisé au XVIII^{ème} siècle devient d'usage courant à partir de 1850.
 40. E. Reclus, "L'Australie. La terre, la flore, la faune et l'homme", *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 3^{ème} série, tome V, Toulouse, Privat, 1888, p. 11.
 41. Monseigneur Grégoire Domeny de Rienzi, membre de la Société de Géographie, voyageur en Océanie, rédigera *Océanie ou Cinquième partie du monde*. Edité en trois tomes à partir de 1836, cet ouvrage deviendra l'une des sources incontournables de nos fameux auteurs de voyages, d'expéditions et d'aventures.
 42. Gillian K. Cowlshaw ("Aborigines and Anthropologists", *Australian Institute of Aboriginal Studies*, 1, 1986, pp. 2–12, voir p. 3) fait remarquer que, dans les années 1880, lorsqu'il fut enfin prouvé de manière irréfutable qu'il n'y avait

aucune relation entre la grosseur du cerveau et le niveau d'intelligence des individus, le système des mesures encéphaliques en Australie continua d'être pratiqué imperturbablement pendant encore soixante années.

43. A. Foley, *Quatre années en Océanie. Histoire naturelle de l'homme et des sociétés qu'il organise*, Paris, J.-B. Baillière & fils, 1876.
44. Foley, op. cit., p. 4.
45. Ibid., p. 5. N'oublions pas que la société idéale de Comte est basée sur le travail.
46. Terme créé par Geoffroy de Saint-Hilaire et qui désigne l'étude des mœurs des animaux, de leur comportement et de leurs conditions de vie.
47. Foley, op. cit., pp. 29-30.
48. Ibid., p. 27.
49. Voir à ce propos le collectif *L'Autre et Nous, Scènes et types*, ouvrage sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Stéphane Blanchoin, Gilles Boëtsch et Hubert Gerbeau, Paris, ACHAC, Syros, 1995.
50. Spencer et Gillen, op. cit.
51. Nicholas Peterson, "The Popular Image", in *Seeing the First Australians*, éd. Ian Donaldson & Tamsin Donaldson, Sydney, George Allen & Unwin, 1985, p. 165.
52. Les photographies de la Hastings River, Nouvelle-Galles du Sud, de Thomas Dick, l'un des rares photographes à avoir saisi les Aborigènes dans des scènes quotidiennes. Il existe également une trentaine de photographies, la plupart méconnues, dont un cliché d'Antoine Fauchery (1823-1861), d'autres de J. W. Lindt (1845-1926) en studio et de Henry King (1855-1923), ainsi que des clichés anonymes. L'esthétique assez lourde du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle se complaît surtout dans des clichés de studios redécorsés pour l'occasion ou de photographies prises sur place, le plus souvent posées et statiques, témoignage du primitif condamné à disparaître. Les photos de studio le présentent généralement ses armes posées devant lui au sol, signe universel de soumission militaire. Sa nudité reste cachée et illustre sa neutralisation, il devient spécimen, un animal empaillé, naturalisé. Certains clichés de Henry King le montrent encore grimant aux arbres ou en groupes, derniers témoignages de sa liberté enfuie.
53. D. Charnay (1828-1915) a voyagé plusieurs années en Amérique du Sud et publié un premier ouvrage en 1862-1863, consacré au Yucatan. Bien que très critiqué par les anthropologues pour ses interprétations mexicaines, il sera reconnu à sa mort par la Société des Américanistes de Paris comme un incomparable photographe et un pionnier dans la photographie archéologique.
54. *Le Monde diplomatique*, "Ces zoos humains de la République coloniale", août 2000.
55. Todorov, op. cit., p. 429.
56. Pierre Besses, "Du bon sauvage au sous-homme du Pacifique", *Annales de l'Université de Toulouse-Le-Mirail*, tome 12, 1977, pp. 165-183, voir p. 1.